

Jean Frémon

L'Île des morts

Roman



P.O.L

L'Île des morts

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

Le Jardin Botanique, 1988
Le Singe mendiant, 1991

Chez d'autres éditeurs

Le Miroir, les alouettes, *Editions du Seuil*, 1969
L'Origine des légendes, *Editions du Seuil*, 1972
Discours de la fatigue, *Fata Morgana*, 1972
Ce qui n'a pas de visage, *Flammarion*, 1976
L'Envers, *Maeght éditeur*, 1978
Le Double jeu du tu (avec Bernard Noël), *Fata Morgana*, 1978
L'Exhibitionnisme et sa pudeur, *Fata Morgana*, 1980
Echéance, *Flammarion*, 1983
Degottex, *Editions du Regard*, 1986
Désistement, *Les Matinaux*, 1987
Théâtre, *Editions Unes*, 1989
Eclipses, *Fourbis*, 1990
Robert Ryman, le paradoxe absolu, *L'Echoppe*, 1991
Tâpies, la substance et les accidents, *Editions Unes*, 1991
Proustiennes, *Fata Morgana*, 1991
Silhouettes, *Editions Unes*, 1991

Jean Frémon

L'Île des morts

Roman

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1994
ISBN : 2-86744-412-8

Pour Françoise, Isabelle et Aude.

Il me revient l'air ingénu que prenait Thomas Narr pour river son clou à Dawkins : « Je ne comprends pas exactement ce que vous voulez dire. » L'autre, sans méfiance, croyant qu'on lui demandait de repasser le plat, reprenait son ton pénétré après quelques flottements : « Les aléas et dérapages de la réforme promettent de donner lieu à un regain de divergences entre partisans de l'accélération et avocats de la prudence. » Puis, attendant, l'air ravi de soi, que l'assistance manifeste son approbation. Et alors, Thomas, soudain devenu doucereux, disant quelque chose comme : « Cette liquéfaction verbale exhale un assez doux parfum de pourriture, voulez-vous ma cuiller ? » Puis, après un silence, le temps de voir l'inquiétude percer sous le masque béat et prêt à entendre sans lassitude tous les éloges, Thomas, regard soudain, déterminé, froid, comme s'il allait frapper d'estoc : « Pour mieux étaler votre merde, que nul ici n'en perde une miette ! »

Chacun pérorant de son mieux, hissant son petit

drapeau personnel sur son île déserte imaginaire, l'un faisant le beau, l'autre le vilain, même potage.

Lichtenberg, c'est Marcel Cohen qui me le rappelle, évoquait un savant qui rangeait les animaux en trois catégories, selon la forme de leurs excréments : la forme d'une bille, la forme d'un cône, la forme d'une tourte. Force lui était d'admettre que les neuf dixièmes des espèces vivantes appartiennent à la troisième catégorie.

Urine, fèces, pet, petites pensées matinales jetées sur le papier, hors de soi, impropres, on ne les reconnaît pas pour siennes, on les recouvre de terre.

A l'approche de Carnaval, on préparait de grands gâteaux de fèves afin de pouvoir péter convenablement. On prêtait aux vents la vertu d'évacuer l'âme des morts, ce qu'à l'entrée du printemps et du renouveau, il convenait de faire.

Ame de Clémence, âme de Karl, bon vent ! Laissez venir le printemps et le renouveau !

Ayant ainsi déposé aux quatre coins d'un petit territoire des parts de soi rejetées et masquées, ne se sent-on pas peu ou prou autorisé à se pavaner, à auréoler le petit cul bien propre qui a fait son office d'une roue de plumes qui l'avantage ?

Ainsi fais-je à l'autel de la gloire, l'offrande de mes puantes déjections. Samuel Beckett intitula *Disjecta* un recueil de textes anciens, petites crottes desséchées et

rétrécies qui le signaleront à l'attention de futurs chercheurs, comme la fiente met le chasseur sur les traces du gibier. Ce pourrait être aussi le titre de ce cahier, petits échafaudages torsadés dressant vers le ciel une pointe qui ne désigne rien, billes égrenées en petits cercles, larges tartes ou tourtes renflées et moelleuses portant encore la trace des flux successifs qui les ont constituées. Et Roland Barthes déclare doctement qu'à ses yeux l'intellectuel est le déchet de la société. De même que l'excrétion prouve le trajet nutritif, de même l'intellectuel prouve un trajet historique dont il est non le témoin mais la trace, le produit, le déchet, dit-il. *Disjecta* déposés çà et là en forme de sentence ou de souvenir et que séparent trois petites étoiles typographiques.

L'escarbot ou fouille-merde, qu'adoraient les Egyptiens, naît dans la bouse, il en forme des sortes de pilules qu'il pousse derrière lui avec ses pattes postérieures et il s'en nourrit. Il était associé au dieu Kephry, le soleil du matin, poussant devant lui le disque solaire.

Et la huppe messagère que la reine de Saba envoyait porter des parfums à Salomon, ne construit-elle pas son nid à partir de merde humaine.

On l'assemble pour bâtir, on la sèche pour brûler, à Carnaval on s'en barbouille pour se masquer, on l'applique en cataplasmes, on y trempe son bâton pour peindre sur les murs, laisser sa trace ou, comme disait Thomas, on l'étale pour l'édification de chacun.

Thomas, depuis qu'il m'a enlevé Gertrude, depuis

qu'ils se sont enfuis, depuis qu'ils ont mis une mer entre nous, nous ne nous sommes plus parlé. Et le voilà de nouveau qui me nargue : j'avais arraché un coin du journal de la veille pour essayer l'encre qui avait fui de mon stylo et en défroissant machinalement ce chiffon de fortune, j'ai trouvé la longue figure anguleuse de Thomas Narr. Dans les taches de l'encre essuyée, je voyais Thomas, le spectre de Thomas. Thomas n'est pas anguleux. Certes, il a le visage plus long que rond mais en même temps, plus mou qu'anguleux, un nez peu marqué, à peine de menton, un visage plutôt doux et veule. Baste, mon Thomas d'encre et de papier journal est anguleux et pourtant c'est Thomas, c'est comme ça, ça ne s'explique pas.

Sans pratiquer la divination, j'ai pris l'habitude de lire les taches, de chercher des visages dans les objets, les pierres, les prises électriques, les interrupteurs... Il y a des visages partout, trois points, deux traits, un cercle font un visage, le monde bruit de petits êtres qui nous observent à notre insu. Quand on commence à les chercher, on ne voit plus qu'eux.

Je fais aussi le portrait de mes proches. Avec ce qui me tombe sous la main : morceaux de chiffons, journaux déchirés, bouts d'allumettes, boutons ou simplement quelques traits de crayon. C'est devenu une sorte de gymnastique matinale, c'est comme si je faisais le point de mon humeur du jour en laissant agir le crayon, tel jour ils sont angéliques, béats, lumineux, tel autre les voilà sombres et grimaçants, sournois, menaçants et pleins, semble-t-il, de mauvaises intentions à mon égard, et tel autre ils sont

simplement étranges et il me semble ne plus les connaître, ne plus pouvoir les saisir ni même les imaginer, ils échappent. Entendons-nous, il ne s'agit pas pour moi de « faire ressemblant » mais au contraire, en laissant aller la main et l'esprit, de débusquer dans le dessin une qualité qui me surprendrait, qui me ferait dire du personnage : « Tiens je n'aurais pas pensé ça de vous ! » Je les vois ainsi, de jour en jour, explorer la gamme des possibles, les vies qu'ils n'auront pas eues, les joies, les malheurs, les déceptions qu'ils ne doivent qu'à moi. Au début, je jetais ces essais malhabiles mais maintenant, je les conserve, je les empile dans un tiroir et parfois il m'arrive de les en sortir et de les passer en revue, ma petite famille.

Je m'invente des interlocuteurs. Nous bavardons un instant, échangeons les derniers potins, bruits de couloirs, ragots de labos, humeurs, rumeurs... Tiens ! voilà Pinchard, comment vont les cafards ? « Il faut le prendre par son faible », disait le capitaine Cougourdin. Chez Pinchard, c'est le foie. Je l'ai tartiné de pastel vert, Pinchard cafard dans les épinards, il n'est pas frais. Voilà bien vingt ans que Pinchard élève ses cafards au Muséum, *blatella germanica*, il les promène dans un labyrinthe de sa construction pour étudier leur faculté d'apprentissage, la synthèse cognitive, dit Pinchard. Aujourd'hui, on est cognitiviste ou dépassé, Pinchard est cognitiviste. Il raccourcit les antennes de ses blattes, leur fait subir toutes sortes de régimes alimentaires, les soumet à des microclimats à base de ventilateurs et de résistances électriques afin d'étudier sur plusieurs générations l'intégration de l'acquis par l'inné. Ce qui est acquis est acquis, dit-il, ce qui est inné est inné. Chez Pinchard, la syntaxe des

constantes logiques est au degré zéro. La tautologie est sa seconde nature, il ramène sans cesse le même au même. Il dit : le boulot c'est le boulot, ou bien : les vacances c'est les vacances, mais aussi bien : l'amour c'est l'amour, les copains c'est les copains, le poker c'est le poker, la biture c'est la biture, les femmes c'est les femmes, ou encore : la loi c'est la loi, le ton naturellement est variable et peut évoluer entre un c'est comme ça et pas autrement catégorique et un que voulez-vous on n'y peut rien résigné ou débonnaire, l'un comme l'autre laissant peu de place à l'échange d'idées. Oh, je ne m'appesantis pas sur la psychologie, je force un peu le trait, je n'ai pas de comptes à rendre. Aujourd'hui, j'ai fait à Pinchard une vraie tête de cafard. Sous le portrait, j'ai tracé avec la règle une petite ligne d'encre et j'ai écrit : le cancrelat hépatique. Ton totem, Pinchard, je le range avec les autres.

Faire bon visage, voilà le peu que je leur demande, se prêter à la fantaisie de mes instruments divers et variés, se laisser tirer le portrait. Il arrive qu'ils regimbent sous le pastel gras, a-t-on idée de s'affubler de pareil maquillage ? Je dois reconnaître que je ne les arrange pas, je les défigure tout autant que je les croque. Hier, Milner avait un peu la tête du vieux lama andin qui snobe toute la ménagerie depuis des lustres, il est ici depuis bien plus longtemps que moi, et quand je passe devant son parc (grilles basses, pelouse, quelques arbres, c'est bien un parc !) il ne se gêne pas pour me le faire savoir. Eh bien Milner, hier, sur mon dessin, faisait valoir son droit d'aïnesse à la manière de notre lama des Andes. Du coup, je lui ai taillé un costume d'alpaga qui le faisait plus gandin que nature, je noircis sa chevelure, pas

vraiment des favoris mais tout de même des pattes de danseur mondain, avec une fine moustache au fusain dont vous me direz des nouvelles. Au train où je le vois aller, Milner va laisser tomber « Musiques et danses d'antan », sa rubrique à la radiodiffusion nationale. C'est plutôt aux Trottoirs de Buenos Aires qu'il va terminer la soirée. Le pauvre, il ne se doute pas de ce qui lui arrive quand il tombe entre mes mains.

Nos vies sont en danger. Qu'un animal désœuvré et passablement solitaire ramasse un crayon qui traîne et se mette à tracer de vous un portrait maladroit, et vous voilà bien malgré vous un autre. Pas totalement, d'une certaine façon c'est toujours vous mais en même temps c'est un autre, incontrôlable, qui vous échappe, qui vous dépasse, une créature. Se savoir ainsi à la merci de l'imagination d'autrui, de son désœuvrement quand ce n'est pas de sa débilité ou de ses intentions nocives, n'est pas sans provoquer un certain effroi.

Nous sommes plusieurs, successivement et simultanément. Et entre deux portraits de la même personne, c'est cela qui apparaît, la pluralité de chacun.

Ainsi Gertrude prétendait-elle que, nonobstant mes fonctions au Muséum d'histoire naturelle, je suis un clochard. Que personne ne le sait ni ne le voit, c'est heureux, mais qu'à l'intérieur de moi il y a un clochard. Il y a souvent une deuxième personne à l'intérieur d'une première personne, disait-elle. Un fantôme d'identité, un ectoplasme de soi-même qui parfois apparaît dans un petit détail qui

s'exteriorise, la forme d'une paire de moustaches, le timbre d'un rire, la façon de tracer les majuscules...

Gertrude psychologue, deuxième. A l'intérieur de Karl, il y avait plusieurs personnes. Des poupées russes. Une infinité de personnages contradictoires et cependant complémentaires qui s'emboîtaient à merveille les uns dans les autres. Ils faisaient bon ménage.

Parfois à l'intérieur d'un homme, il y a une femme, disait-elle, et elle prenait l'exemple de Soskine, de sa passion du spectacle, de se donner en spectacle.

Parfois, il n'y a plus rien ni personne à l'intérieur. Un grand vide. Rien qu'une première personne comme une carcasse vide. Vous frappez au carreau et rien. Il y a quelqu'un ? Non, personne !

« Et toi, ma vieille noix ? disait-elle en tapotant son index sur mon front, à part la cloche, il y a quoi ? » Et elle sautillait d'un pied sur l'autre en chantonnant :

Une noix

Qu'y a-t-il à l'intérieur d'une noix

U-ne viei-lle noix la-la-lère...

et comme elle lançait le bras en avant, sa voix grimpait en fausset sur la deuxième syllabe de vieille, imitant la gouaille d'un vagabond pris d'alcool.

Les méprises de la ressemblance, Milner racontait

l'autre jour cette histoire dont je ne sais plus s'il venait de la voir au cinéma, de la lire dans un roman ou bien s'il s'agissait d'un fait divers rapporté par le journal. (J'aimerais mieux, par goût pour la densité de teneur en réel, la troisième hypothèse, mais de toute façon, nous sommes ici, malgré nous, dans la deuxième.) Voici : un homme rencontre son sosie. C'est un clochard qui mendie dans le métro, abruti par l'alcool et trompé par l'élégance vestimentaire de l'homme, le clochard de s'aperçoit de rien. Pourquoi ne pas suivre cet homme affable qui propose de lui offrir un repas, répondre à ses questions et finalement accepter de passer la nuit chez lui. Pourquoi ne pas, au matin, passer ce costume puisqu'il vous en prie, cette chemise, cette cravate et même ce chapeau avec ses initiales. J'ai toujours voulu un chapeau pour ma vieille tête, se disait le clochard, celui-ci ne lui manquera pas, l'homme est riche et généreux, ne le décevons pas, pensait-il. Comment aurait-il pu se douter qu'un scénario diabolique avait germé dans l'esprit de son bienfaiteur ? (Avez-vous remarqué que quand ils sont diaboliques, les scénarios *germent dans l'esprit* ?) Ayant habillé le clochard de ses propres vêtements dans lesquels il avait eu soin de laisser des papiers d'identité, des clés et d'autres indices, l'homme le charge de porter un paquet dans une ville voisine à une adresse soigneusement choisie, dans un quartier sombre et mal famé. L'homme suit le clochard déguisé et le tue dans le but de faire croire à sa propre mort et disparaître après avoir touché la prime d'assurance-vie prise au nom d'un proche. Ce n'est qu'alors qu'il s'aperçoit que personne d'autre que lui n'a remarqué sa ressemblance avec le clochard ; que le clochard tout le premier ne s'est rendu compte de rien. Que cette ressemblance n'a été qu'un

fantasme fugitif, un rêve, que son histoire va tourner en catastrophe, qu'il sera condamné pour meurtre avec préméditation et escroquerie, que le mieux est de disparaître dans les hardes du clochard.

« On dirait un roman de Paul Auster, dis-je.
– Ou bien peut-être de Nabokov. »

La ressemblance me trouble. Elle agit comme un mystère. On y sent la main d'un créateur malicieux. En apercevant sa réplique, la marionnette se regarde et se prend à douter, elle commence à voir les fils qui la manipulent.

Et l'imitation. Ce qui trouble dans l'imitation, ce n'est pas le petit prodige, c'est le déplacement qui s'opère entre le modèle et le mime. Gertrude avait un don pour cela, peut-être le reliquat d'une longue pratique de la danse classique. Elle n'imitait pas les personnes, plutôt les objets, les choses auxquelles personne, sauf peut-être un créateur de dessins animés, n'aurait songé à prêter une humeur, un caractère propre. Elle pouvait d'un geste mimer un avion, un tracteur, une cruche, une maison, un arbre, une tomate en sorte qu'on y reconnaisse immédiatement non pas un avion, un tracteur, une cruche, une maison, un arbre, une tomate, mais bien cet avion : un petit coucou s'efforçant avec peine de percer la couche des nuages, ce tracteur, bougonnant sous le fardeau de paille qu'il doit tirer, cette cruche : jeune paysanne aux amples cuisses, hanches et fesses, cette maison, sorte de banquier louis-philippard satisfait d'avoir arrondi son magot, cet arbre : branches malingres et tordues semblant chercher vers le haut une échappatoire au mal qui

Où sont les événements ? Sous le microscope de Soskine, des invasions, des hécatombes. Dans une tache d'aquarelle figurant le pétale d'une rose, des orages, des éclaircies. Sous le calame de Sidis. Dans les horoscopes chinois que dévoile Van Gulik. Dans les tressaillements de joie des oiseaux et des quadrupèdes au moment du coït. Dans l'étrange pouvoir du chapeau d'un mort. Dans la course vaine pour fixer les apparences de ce qui change. Dans les tremblements qui s'emparaient des Shakers lorsque l'Esprit descendait en eux. Dans les gémissements de tous les fantômes croyant leur fin venue. Dans les jonctions cérébrales de la mante religieuse. Entre les barreaux de bois d'une cage à grillon rapportée d'Orient. Dans la contamination des formes les unes par les autres. Dans les contours flous de l'identité. Dans l'ellipse. Dans les délires logiques de Thomas Narr. Dans la mélodie que dessinent les hirondelles sur un fil électrique.

9361490



9 9782867444128 36

130 F
936149-0
ISBN : 2-86744-412-8
04-94



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS